

# Jean Follain,

## les profondeurs de l'insignifiant

par Jean Onimus

*Jean Onimus réagit à la lecture de Saint-John Perse, Henri Michaux, René Char, Guillevic, Jean Tardieu, Jean Follain, Pierre Emmanuel, écrivains qui viennent illustrer comme autant d'exemples précis les thèmes développés naguère dans son livre sur la Connaissance poétique. Ainsi, après les voies de la découverte, c'est à une expérience de la poésie que l'auteur nous convie dans son dernier ouvrage. Tout poème est l'expression du désir humain. Nostalgies et passions, angoisse ou révolte y explosent à l'état brut. Contre ceux qui pensent que la poésie n'est qu'un fait de langage, une jonglerie verbale, un ballet de mots, Jean Onimus tente de décrire l'état existentiel qu'elle recouvre.*

*Extrait du livre que notre collaborateur et ami, publiée aux Editions Desclée De Brouwer : « Expérience de la Poésie », nous présentons ci-dessous le chapitre consacré à Jean Follain.*

Rien comme ce qui est précis  
N'ouvre sur l'illimité

Guillevic

**L**ES poètes n'ont jamais été très forts en philosophie ; pour eux la controverse idéologique est trop ductile, trop molle, un peu vulgaire et, en tout cas, parfaitement prosaïque. Cette défiance pour les facilités de l'abstraction — sensible en tous temps et, par exemple, chez ce « cérébral » que voulait être Valéry — est particulièrement nette de nos jours. Ce n'est pas du côté de l'intellect ni même du cœur — banalisé par tant de verbiage — que les poètes, aujourd'hui, vont chercher leur pâture : c'est du côté des choses dont ils prennent délibérément le parti contre l'homme. Car les choses résistent, existent, attendent et, comme l'écueil la vague, font éclater à leur approche les structures du langage ordinaire. Le langage des concepts et du lyrisme n'est qu'une écume : c'est du côté des choses qu'est le solide, le concret, c'est-à-dire tout ce qui existe, la singularité et l'éphémère, ce que jamais on ne verra deux fois. Ce sont elles qui émerveillent l'enfant ; plus tard, au fur et à mesure que les choses se classeront en séries, s'articule-

ront en langage dans sa mémoire et perdront leur acuité de présence, l'enfant s'installera dans la prose. Son regard ne captera que des signaux là où il lui arrivait de contempler des présences. Nous sommes encombrés d'objets dans cette civilisation productrice d'artefacts, mais, s'ils nous investissent et nous asphyxient, il est vrai aussi que nous ne les voyons plus : noyés dans leurs séries, ce ne sont plus que des abstractions.

L'entreprise, on peut le dire, révolutionnaire, des poètes de l'objet est de nous rendre ce regard limpide et avide de l'enfant : « Il y a un jour où, tout à coup, j'aperçois cet objet qui, depuis dix ans, était sous mes yeux... Tout d'un coup, ce bol oublié se rappelle à moi, s'impose » (TI, 9) (1)... C'est l'instant poétique,

(1) Nos références renvoient à Usage du Temps (UT), Exister (E), Chef-lieu (CL), Tout Instant (TI), Territoires (T), Des Heures (H), Poèmes et Proses choisis (PPC), D'Après Tout (AP), Espaces d'Instants (EI).

celui de la rencontre, qu'il faut ensuite tenter d'exprimer en forçant le langage à dire le concret, à en traduire la présence.

Pourquoi, de tous les objets, ces poètes vont-ils choisir les plus futiles, les moins intéressants, les plus niais? Justement parce que ceux-là n'entrent pas dans des séries toutes faites, ne sont « pertinents » dans aucune conduite: leur gratuité, leur absurdité fait éclater nos ordonnances et nos accoutumances. Et c'est alors, avec la présence retrouvée, que jaillit la poésie.

Il y a bien des façons d'aborder l'insignifiant: tout dépend de l'intention. Un Tarrou [dans *La Peste* de Camus (2)] « s'ingénie à regarder les choses et les êtres par le gros bout de la lunette ». Il tient un journal où il note, comme les poètes, ce que les autres ne voient ou n'entendent: la crasse des tramways d'Oran, des fragments de dialogues stupides qu'il y surprend... Mais le but de Tarrou n'est pas de faire exister les choses: au contraire il veut *se détacher*, prendre ses distances, « acquérir la paix intérieure » par une prise de conscience globale de l'Absurdité Universelle. C'est une expérience analogue que fait le Roquentin de Sartre: l'insignifiant lui colle à l'esprit, englue sa conscience, l'envahit et l'écoeure comme une boue informe qui viendrait enliser un laboratoire de précision. Dans les deux cas on a choisi la subjectivité dont l'insignifiant est l'ennemi naturel. C'est tellement vrai que, pour Camus par exemple, le projet de Ponge est presque inintelligible: il n'y voit que du désespoir: « une conscience qui décrit est une conscience qui échoue », lui écrit-il. En réalité, l'insignifiant peut être libérateur: c'est une poussière qui enraye les machines; il fragilise ou ridiculise l'ordre, tout en déchainant par sa gratuité l'imagination: l'utile résiste mal au futile et l'humour des minutieux est terrible aux gens sérieux; le furtif, l'insaisissable, la rencontre aléatoire dénonce un certain « jeu » dans le système: la réalité s'éveille alors dans sa diaprure originelle. Sous l'effet de la charrue poétique « sont mis à jour des millions de parcelles, de paillettes, de racines, de vers et de petites bêtes jusqu'alors enfouis » (3). Ainsi retourné, l'Absurde est peut-être moins massif, moins impénétrable. Mystérieux certes, et inquiétant, nous allons le voir, mais plein de surprises à faire rêver.

Il y a déjà eu des poètes de l'insignifiant dans le passé: François Coppée par exemple. Ce qui rendait leur futilité vulgaire c'est qu'il s'y mêlait je ne sais quelle sentimentalité ou idéologie. Un détail ne brille qu'à condition de lui laisser sa propre — et mystérieuse — lumière; tout impressionnisme le ternit de commentaires. Les Chinois le savaient bien, dont la poésie arachnéenne n'est faite que de choses; et de leur côté les haï-kaï japonais confirment et illustrent l'affirmation de Jean Follain pour qui « la finesse des choses donne sa noblesse à l'univers » (TI, 13). Paradoxale-

ment, ce qui pour la raison est irrécupérable n'en finit pas de porter sens.

★★

On reconnaît chez Jean Follain l'avidité d'un regard d'enfant, regard qui ne domine pas mais se porte au hasard, accroche des détails tout à la joie de reconnaître. Tantôt c'est « une grande épicerie avec toute la gamme des produits et, dans chacun de ces produits, toute la gamme des catégories » (PPC, 49). Quel repos! Tantôt c'est un passereau perché sur une enclume (H, 65), un escargot au fond d'un vieux baril de poudre (H, 21). Tout cela, le régulier comme l'irrégulier, le banal comme le baroque, il faut le couvrir de mots, il faut tout dire, tout le réel — non pas décrire mais noter « d'après tout », enregistrer l'infime en petites phrases brèves, se contenter d'appeler les choses: il y en a tellement qui attendent! Là où Le Clezio, animé du même besoin de tout dire, remplit des pages de ses houles verbales, Follain taille de petits cristaux. Mais chez tous les deux il y a cette idée que la parole illumine les choses « d'un soleil de gloire » et littéralement en achève le destin.

Il arrive que pour soi  
l'on prononce quelques mots  
seul sur cette étrange terre  
alors la fleurette blanche  
le caillou semblable à tous ceux du passé  
la brindille de chaume  
se trouvent réunis  
au pied de la barrière  
que l'on ouvre avec lenteur  
pour rentrer dans la maison d'argile  
tandis que chaises, table, armoire  
s'embrasent d'un soleil de gloire. (E, 7)

Comme beaucoup de poètes, Follain est persuadé que le regard et la parole de l'artiste ont un effet rédempteur. Il « regarde avec miséricorde les travaux minutieux » (E, 41) afin de les faire *être*, comme ce malade qui fixe

d'un long regard  
une goutte d'eau  
portant le reflet  
d'un fin paysage. (AT, 65)

Privée de cette attention, de cet amour et de la parole rédemptrice, la réalité disparaît à peine surgie et ne revient jamais. Heureusement l'artiste a le pouvoir d'éterniser l'éphémère:

Des foins composés en meule  
des cabanes de chiens penchés  
sur leur pâtée amère  
un peu d'éraflure  
sur le bord d'une ornière  
attendent que les délivre une écriture. (PPC, 214)

Ce qui a voué Follain à la poésie c'est le fait inacceptable de l'oubli, c'est que de l'existence — n'importe quelle existence — puisse se perdre à jamais. Or tout n'est pas dit... Loin de là! Le poète a bien trop à faire

(2) *Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 1236. Nihiliste lui aussi, P.J. Toulet collectionnait dès 1910 des « archives d'insignifiance » du même genre.*

(3) *Ponge, Proèmes, p. 139.*

pour penser à soi et proférer des sentiments. Follain adore les inventaires ; il a commencé par l'épicerie de Canisy ; le voilà parti pour faire l'inventaire du monde. Et comme il faut de tout pour faire un monde, sa poésie accueillera tout, l'insolite comme le banal, l'actuel comme l'ancien, la province et la ville, les tours du silence de Bombay comme les venelles de Normandie. Rien ne doit être exclu de ce « long travail... qui, nuit et jour, s'efforce à cerner le monde » (T, 50) ; mais c'est le plus humble, ce qui ne se dit pas, ne se voit pas qu'il faut surtout sauver. L'œuvre de Follain est une lutte désespérée contre la mort, contre le néant. En l'absence de l'homme rien ne dure : « Des fourrés abritent la fragilité de fleurs qui périssent sans qu'un regard ne soit porté sur elles » (TI, 39).

Et pourtant « chaque chose veille et travaille pour sauver son éternité » (E, 59). Mais que le poète sur-vienne et l'instant se redresse tel un brin d'herbe dans la lumière :

couper une tige  
au bout d'un pré lisse au soir  
devient alors  
une réussite de la vie  
un homme embrassant une fille  
survit dans un jardin transfiguré. (T, 57)

Or c'est l'infiniment modeste, le réputé banal qui surgit le mieux de la grisaille et brille d'étranges feux :

les objets nus  
montrent leur fine arête  
étincellent d'un coup. (T, 15)

Aussi le poète s'attarde-t-il de préférence aux objets abandonnés, vieille roue de tricycle oubliée dans un hangar, livres dépareillés dans quelque grenier, fonds de tiroirs : « le crayon charbonneux, la plume qui représente une tête de mort, la gomme pour effacer à veines rouges, le grain de poivre ridé » (TI, 30), etc. Il y a dans ces inventaires non seulement la minutie du juriste que fut Jean Follain, non seulement l'humour d'un être demeuré très proche de « l'éternelle enfance », mais une réelle affection et pitié pour tout ce qui passe inaperçu. Et quelle joie de faire exister tout cela, de faire voir cette plume de fauvette restée accrochée au fagot du bûcher, ces pages d'un livre d'école dispersées par le vent dans une haie, cette main matinale qui pose une cuillère de fer sur la faïence d'une assiette ébréchée, ces paquets de riz bien rangés dans l'épicerie, ceux des Carolines et la qualité dite « dents d'Andalouse », tout le détail dérisoire d'une devanture de mercerie avec ses cartons de boutons noirs, gris ou roux !... Et quel plaisir de faire renifler « les effluves du bois vermiculé, et celles du plâtre qui s'humidifie, et encore l'odeur infime de l'eau le matin dans les brocs » (PPC, 49) ou bien l'odeur d'un sabre sorti du fourreau tout neuf d'un jeune cuirassier ; de faire entendre la pluie résonner sur les toitures en papier goudronné des cabanes à lapins, le craquement d'un plancher qui fait vibrer les pendeloques d'un lustre ou le bruit, à travers une cloison, de « quelqu'un qui gratte une tache sur une grande feuille blanche et souffle douce-

ment pour éparpiller la petite laine de papier issue de cette opération » (TI, 22). Quel plaisir de voir, d'entendre, de flairer, de retrouver le monde par la parole ; de faire sortir du néant cette « écuellée de haricots blancs dans leur sauce figés » (AT, 76) que transporte l'écolier, de donner à sentir « une petite main » qui « s'enferme dans une grande, fissurée » (AR, 41), etc.

Tout fait événement  
pour qui sait frémir  
la goutte qui tombe  
portant les reflets  
de granges et d'étables  
le son d'une épingle  
tombant sur un marbre. (AT, 52)

Ce plaisir — celui qu'a toujours procuré le réalisme — c'est celui de retrouver le concret. Pour les esprits habitués à l'abstrait, le concret n'est presque plus visible : il est trop fin, trop subtil et il exige trop d'attention. Pour être capable de s'en saisir il faut « savoir frémir » ; mais ce qu'on atteint alors c'est la réalité « vraie », celle qui passe avec chaque instant. C'est elle que le poète voudrait saisir au vol afin de la sauver du néant en la fécondant de conscience. Vaine tentative, bien entendu :

... Que d'oiseaux  
nous restent étrangers ! (T, 75)

Mais le poète réussit à établir de fines communications avec « l'imperceptible » : « Un chant s'élève de chaque objet » (TI, 11) ; son passé, son destin, son apparence nous adressent des signes. Chaque branche a son langage car « pas une branche ne frémit avec la même oscillation depuis le début du monde » (TI, 96) et jamais on ne cueille la même renoncule dans un pré plein d'insectes (T, 14). Si chaque phénomène est unique, sa délicatesse est à la fois tragique et délicate, étrangement apparentée aux choses de l'âme. Il y a « des jardins où chaque flaque étendue comme une esclave domestique répond au bruit fin du cœur » (PPC, 62). Et c'est bien ce que ressentaient les prédécesseurs de Follain, ces réalistes flamands ou hollandais, jamais las de collectionner, d'inventorier et de faire chanter les détails de la vie. N'est-ce pas exactement la poésie de Vermeer qui anime ce tableau d'intérieur : une vieille femme, un œuf qui brille à la lumière du soir, l'instant saisi dans sa nudité, le banal dans sa fragilité :

La vieille dame essuie un œuf  
avec son tablier d'usage  
œuf couleur ivoire et lourd  
que nul ne lui revendique  
puis elle regarde l'automne  
par la petite lucarne  
et c'est comme un tableau fin  
aux dimensions d'une image  
rien n'y est  
hors de saison  
et l'œuf fragile  
que dans sa paume elle tient  
reste le seul objet neuf. (T, 53)



*Vermeer, Follain : faire chanter les détails de la vie.*

C'est encore à Vermeer que l'on songe en suivant le poète sur le pavé disjoint d'un quai de l'Oise :

« Il suit les petites rides qui se forment sur l'eau ou, du côté des maisons, la succession des portes brunes, passe près des boutiques à peinture écaillée, dont l'enseigne est composée en lettres jaunes à extrémités fourchues... » (PPC, 30)

Follain nous tend la loupe avec laquelle on inspecte un tableau de Van Eyck ou des Breughels et c'est le même plaisir à la fois tendre et inquiet de pénétrer jusqu'à « l'ultime » : dans un boudoir « bouton d'or » une chevelure se dénoue « comme un gave », des roses tombent ; dans l'une d'elles un insecte imperturbable « gravissait seul doucement le pétale ému de la fleur » (D, 35) ; le monde des petites choses continue ainsi à mener son existence étrangère, impertinente. L'innocence y confine au tragique et c'est l'image même, en raccourci, de la vie des hommes... Un bouton se détache d'un corsage et le ruisseau des rues le porte dans un jardin près d'une vieille statue de Pomone qui s'écaille (T, 41). Du Verlaine (4) ? Non, simplement l'autre réalité, celle qu'on ne voit pas, celle qui foisonne sous les apparences officielles, celle qui noie insidieusement nos existences dans le hasard des accidents, de l'oubli et de la mort.

★★

Cependant, ce que Follain cherche d'abord, tout comme les Hollandais, dans le dénombrement de l'infime, c'est une impression de sécurité. C'est ainsi que l'enfant vérifie chaque soir l'ordonnance des objets familiers et se rassure à leur contact. « Peut-on jamais se séparer du volume des objets, de leurs couleurs, de leur contour ? » (PPC, 143). Non, bien sûr, répond le poète : sans ce vêtement nous grelottons comme une larve de Beckett dans la boue. Les objets nous protègent, ils nous masquent les abîmes, ils occupent notre temps et divertissent notre attention ; ils nous installent. Et non seulement les objets mais les rites, gestes, coutumes qui les accompagnent et qu'ils suscitent. Follain est resté très attaché à cette société rurale de Basse-Normandie où tout, dans son enfance, était encore réglé jusqu'au plus petit détail. De nos jours, l'existence se fragilise dans le dépouillement et l'abstraction. Follain se réfugie volontiers dans l'ultime enclos des liturgies sacrées, celles de l'Eglise, où se conservent les traditions d'un symbolisme minutieux. Privée de ses rites, la vie quotidienne n'est plus intelligible, perméable à l'esprit ; à l'ordre (si absurde soit-il) se substitue alors une étouffante poussière. La vie à Canisy, à Saint-Lô était réglée, stylisée, cérémonieuse ; chacun y connaissait son « parcours », son « territoire », son « usage du temps » ; choses et gens, tout y était bien à sa place :

Cet enfant aimait que dans leur vie les hommes re-tors, horticulteurs minutieux de la création, aient créé tant d'espèces et de catégories, ce qui n'empê-

chait point les mers de mugir et de gronder les vents des forêts. (PPC, 50)

Ce qui rassure surtout c'est la stabilité des animaux et des paysages ; le temps n'a pas prise sur les mœurs des bêtes, sur la beauté des nuages et sur le soleil d'été : « l'objet ne s'évanouit pas... (TI, 22)... il y a ce qui rassure et dort au cœur de la chose » (T, 12)

La jument en robe sombre...  
le chien au front étoilé  
le chat sensible aux orages  
devant lui seront les mêmes  
qu'en la dure Antiquité. (T, 37)

On comprend le désarroi du campagnard, habitué à ne rien voir changer sur la place de son village, quand il se retrouve dans la trépidation des villes en croissance : il n'est plus soutenu par ce temps « que l'on vit dans l'éternité », il ne se sent plus « enchaîné au monde » par le poids des choses stables :

les voix muent  
souvent même le silence  
est comme épuisé  
mais la pomme rouge demeure. (T, 57)

Voilà ce qui, aux champs, comble et repose ! La dureté calme des cailloux (T, 81), la pluie saisonnière (« mille ans après tombe toujours la pluie » (H, 48)), le « calme des meubles usuels ».

Les choses durent plus longtemps que les hommes : il est doux, auprès d'elles, protégé par elles, d'oublier l'effritement et l'usure : « Distraites qu'elles sont du temps ne vont-elles pas se figer dans l'éternité ? » (TI, 18). Les parcours, les territoires survivent à ceux qui les ont traversés ; les instants aigus, les vives présences flottent sur une durée molle que suggèrent les imparfaits de répétition. Si l'on ouvre la porte du bahut « il en monte, dans un miaulement, des odeurs jamais tout-à-fait apaisées d'épices, de vieux bois » (TI, 53). Quiétude pénétrante et subtile des vieilles choses qui ont bravé les siècles : « la pendule de marbre en paraît presque belle » (TI, 53). Double béatitude, de transcendence et d'immanence, où se ressentit à la fois la profondeur et l'immobilité du temps. Ce qui longtemps s'est répété sans jamais changer « agrandit le monde et le referme sur soi » ; on s'y sent heureux et, pour ainsi dire, chez soi, dans un univers facile d'habitudes invétérées.

La durée chez Follain stagne ; les choses sont immobiles, un peu stupides : « une pierre est là dure et veinée » (AT, 48) ; les bêtes regardent fixement. Il n'est pas toujours facile d'affronter ce regard, car l'animal

... semble dédaigner  
le fin secret qu'il porte.  
Paraît mieux sentir  
l'évidence du monde. (AT, 27)

Les êtres sont figés comme sur une image. Les hommes ne se hâtent pas et de blancs espaces de rêves environnent leurs actes. Ils « regardent sur les seuils sans rien faire d'autre » (AT, 20) :

(4) Cf. Après trois ans.

Des cultivateurs restent  
devant les nuages  
dont ils cherchent le sens (AT, 71)

ou bien contemplant, les yeux vides, « la couleur sépia du temps » (AT, 19). Dans cette stagnation, l'infime monte comme une bulle et vient crever à la surface. Il faudrait dénombrer les occurrences de mots tels que *long, longtemps, longuement, lent, rester, demeurer*, etc. : sans doute cette lenteur est-elle accordée à la contemplation, à la perméabilité poétique. On « s'arrête étonné » (AT, 7) ; « face à son passé on reste » (AT, 47) ; on attend. Et avec soi le monde entier attend, inexplicablement : « les choses attendent scrupuleuses... Les rochers veillent en silence » (EI, 11-TI, 39) ; les « hommes à front têtu attendent sans parler » (AT, 74). L'heure ne se hâte pas : « elle a le goût de son temps » (AT, 77).

Mais cette stabilité même est ambiguë. Ne ressemble-t-elle pas à la mort ? Figures de cire qu'un souffle renverse, immobilisées dans une attente où l'on devine un fond d'angoisse :

Tout cela demeurerait au-delà de la guerre, de la révolution, de la tuerie, des vieilles amours et des douleurs endurées sous l'ardoise ou sous le chaume. Et par ailleurs toutes les choses revêtaient en même temps que leur voile de douceur une étrange ambiguïté. En même temps qu'elles projetaient des images nettes et parfois ironiques, elles étaient toutes prêtes à se changer en cendre. (PPC, 97)

Ainsi la sécurité voisine avec un certain vertige : que signifie l'existence ? Pourquoi, quand on dévisage longuement un objet, perd-il son caractère familier, devient-il si inquiétant et presque menaçant ? Pourquoi semble-t-il attendre autre chose ?

« Tout durait et restait peuplé d'attente et cette impression de toujours voir les choses durer et attendre ne m'a pas quitté » (CL, 48).

C'est là que Follain se distingue des réalistes flamands, des gravures de Callot et des miniatures pour livres d'Heures : l'univers quotidien s'éloigne et s'aliène pour la simple raison qu'il existe et que le poète joue à ce terrible jeu qui consiste à *sentir exister le monde* (5). Tout est à sa place, oui, et parfaitement en ordre. Mais pourquoi ? Et que signifie cette docile résignation ? « Personne n'y peut rien, ni la vie, ni la mort, ni la guerre ». Dans une quincaillerie,

Il suffit de toucher verrous et croix de grilles  
qu'on vend là virginales  
pour sentir le poids du monde inéluctable  
Ainsi la quincaillerie vogue vers l'éternel  
et vend à satiété  
les grands clous qui fulgurent. (PPC, 73)

Sent-on assez dans ce texte, et dans le suivant, ce mixte de familier et de bizarre, de sérénité et d'angoisse qui fait la tonalité inimitable de Follain ?

(5) « Dans la maison refermée il fixe un objet dans le soir et joue à ce jeu d'exister » (Territoires, p. 70).

Des mouches meurent sur le ruban de papier couvert de colle qui pend du plafond. Les rondelles multiples du fourneau entrent parfaitement les unes dans les autres... Les aiguilles des pendules bien remontées ne s'arrêtent jamais. Qui se pencherait sur l'appui d'une croisée verrait des silhouettes portant serviette ou outil suivies quelquefois par un chien. (TI, 55)

Pourquoi un tel texte n'est-il pas aussi rassurant qu'il en a l'air ?

C'est que, pour qui observe avec attention, tout est mystérieux : « de tout la profondeur augmente » (AT, 79). Qu'un brin d'herbe siffle au vent, c'est une

Etrangeté terrestre  
tenace éblouie. (EI, 21)

Sous le regard innocent, le monde, en un certain sens, se dénature ou plutôt révèle sa vraie nature qui est d'être contingent. Alors le mot *pourquoi* affleure aux lèvres ; mais on sait bien qu'il n'est pas de réponse : d'où le malaise général, l'inquiétude informulée, in formulable. Follain, parce qu'il est poète des objets, est, au plus profond, poète de l'existence. Existence à l'état pur, saisie dans sa massivité et sa vacuité, comme un minéral non raffiné. « Quand on est en présence de quelqu'un, déclare un autre poète, Henri Bosco, ce n'est pas en touchant son corps qu'on connaît qu'il est là. Cela ne saurait suffire en aucun cas. C'est tout simplement parce qu'il est là. Il n'y a pas de fait plus extraordinaire que le fait d'être là. Que quelqu'un soit là » (6). L'étrangeté chez Follain n'a besoin ni d'exotisme ni de fantastique. Elle est dans ce champ de pommes de terre, dans cette salle d'auberge, dans ce bol vide... Elle est partout. Il suffit de noter le banal : en le grossissant par l'attention on lui donne le fascinant éclat de l'exceptionnel. Chez la mercière, les bou tons étalés sont « hagards » ; en tous lieux immobiles la matière abandonnée « s'épuise et rêve » : « en montant la rue Corne de Cerf je frôlais de mes mains la rampe de fer qui avait perdu la chaleur du jour et prenais conscience du métal froid qui poursuivait son rêve de matière forgée » (CL, 25). Chaque chose « rêve » ainsi, enfermée dans sa prison de silence, résignée à sa solitude, tout comme les bêtes et les hommes : personne n'y peut rien ! L'univers se délite en monades sans communication :

On entend marcher  
derrière un mur sans rien savoir (AT, 48).

Le poète note des faits que l'instant a rassemblés au hasard. Ces faits n'ont ni pertinence ni raison d'être. Leur existence falote est comme une blessure dans la sérénité du non-être. Un vide les environne et leur disparition n'a pas plus de sens que leur avènement. « Le sentiment d'une solitude déchirante et d'une certaine incommunicabilité du monde était parfois donné par la vue d'une brouette vide encore chaude de la fumure transportée. Le jardinier s'en était allé boire ; il se pouvait qu'il ne revînt jamais » (PPC, 103)...

(6) Cahiers du Sud, n° 343, p. 444.

O nuit de l'être!...

Où gis-tu secret du monde? (E, 69)

Si de tels cris échappent à de très rares instants, l'angoisse qui les suscite est toujours et partout présente, d'autant plus même qu'elle demeure inexprimée ou simplement suggérée :

L'homme a senti  
au café du matin  
sa doublure usée  
à l'endroit du cœur. (AT, 88)

Une femme assise « au bord d'un âtre noir » s'interroge :

Pourquoi êtres et choses sont-ils  
plutôt que rien  
pense-t-elle. (EI, 71)

Une buée de tristesse, une « tristesse sourde » (CL, 75) fait écho à la cruauté diffuse de la vie... Tout est en péril de mort ou plutôt en état de survie aveugle : un rêve traversant un coma.

Le monde est cruel, stupidement inhumain. Follain s'attarde à évoquer des accidents, des maladies, des maladresses : celles des hommes, celles de la nature. Des siècles de silence ont formé une pierre qui, un soir d'hiver, s'éboule et vient écraser une femme (E, 77) ; quand on pose son pied nu sur un clou le ciel demeure aussi bleu (E, 10) : « le présent fulgure comme lorsqu'il était désert d'hommes » (EI, 32).

Ah ! comme le monde est dur  
comme est dur son diamant. (E, 55, 37)

La campagne est grise, les herbes sont âcres, « les feuilles s'usent sous la marche des nuages » (EI, 19), les fruits « tombent doucement sur la terre serrée » pour y pourrir aussitôt ; aux barrières des champs « des bêtes plaintives » peuplent « les jours sans fins ». En des termes qui rappellent Michaux, le poète s'étonne que les choses tombent et se cassent, qu'au bord des haies poussent les « plantes indifférentes », que le brin d'osier qu'un vannier va tresser pousse un « dernier sifflement » avant de mourir...

Cette atmosphère oppressante s'affirme particulièrement dans les derniers recueils. Il semble qu'à ses débuts le poète ne cherchait qu'à relever « un catalogue armorié de la terre » (PPC, 50), il notait des harmonies. Puis « la matière est passée de la joie diffuse à une sorte de tristesse sourde » (PPC, 147) et c'est la tristesse qui a pris le dessus :

D'un coup dans une vie  
la gaieté se brise  
comme un piège. (AT, 92)

Le bonheur n'est plus une évidence mais une seconde pensée. « Au fond, pense un homme, je suis peut-être heureux » (AT, 56). Ce qui s'impose d'abord c'est la fragilité, la vulnérabilité d'un monde que le temps use et détruit. Les verrous de fer sont à bout de force, il manque des dents aux râteaux, les jardins se défont,

La pluie détériore  
les maisons jusqu'aux horizons. (AT, 48)

Plus profondément, une sorte de langueur empreint les êtres : ils jouent sans conviction au « jeu de l'existence », prêts à le quitter comme cet enfant qui « fouette

sa toupie par devoir » (AT, 49). Sur toutes choses « s'étend une saveur d'éphémère » (EI, 36). Le monde se « défait » (AT, 62), le temps s'étire et autre chose se révèle : cet impensable que l'on nomme néant. « Tout apparaissait symbole de rien » (EI, 19). La minute, qui tout à l'heure semblait exquise, s'écrase sous « l'étau du temps » (EI, 48). Une angoisse saisit le poète, celle du gouffre :

Parfois la maison tressaille  
qui prend assise  
au bord de l'abîme. (AT, 43)

Un vide, un « creux » absorbe la « poussière des coquilles mortes » que sont devenus les instants. Exister n'est plus alors qu'un tremblement qui atteint les bêtes et jusqu'aux plantes : tout « tremble pour exister ». Mais c'est l'homme qui souffre le plus parce qu'il a conscience de « l'horreur du temps » (EI, 87) et que « l'évidence du monde... taraude et blesse à l'âme » (AT, 27). L'insignifiant perd alors ses couleurs ; la tendresse, la pitié du poète ne sont plus capables de l'animer. Une vague de détresse submerge la noblesse et la délicatesse des choses, ne laissant après son passage qu'une plage de sable gris.

Mais comme cette angoisse reste discrète ! Nulle rhétorique, un art de litote, une émotion d'autant plus aiguë qu'elle n'est pas dite et qu'elle émane des choses mêmes ! Nul peut-être n'a mieux donné à ressentir que Follain ce mixte de tristesses et de petites joies qui forme la *matière première* de l'existence. Et, finalement, n'est-ce pas cette tristesse même qui donne son éclat à la poussière du temps ? C'est parce que les « choses attendent leur nuit » (EI, 70) qu'elles nous touchent. Et que serait la beauté elle-même sans la menace de l'oubli et de la mort ? Si l'insignifiant peut nous fasciner c'est parce qu'il est « signe » de l'éphémère et qu'il communique par là avec le mystère même de l'Être.

Ajoutez à cela la lumière crépusculaire qui est vraiment l'heure de Follain. Les trois quarts de ses poèmes se situent au bord de l'ombre, quand les derniers reflets du couchant dorent l'insignifiant d'une gloire tragique. C'est l'heure où tout s'égalise dans la splendeur, mais c'est aussi l'heure ultime que menace déjà le néant. On trouve ainsi, à la fin de nombreux textes, une brusque ouverture sur l'immensité cosmique — à la façon de Supervielle — qui disperse le détail dans l'illimité : harmonie ou vertige d'abîme ? L'ambiguïté demeure ; elle inquiète plus qu'elle ne rassure :

L'ongle saccagé du vieux jardinier  
écoissait les pois ronds  
chaque grain tombait dans le bassin d'émail  
et remuait toute la terre (7).

Ici domine peut-être une impression d'harmonie ; mais « la majesté du temps, de l'espace et des nombres » n'est-elle pas dérisoire à la fin d'un texte qui évoque un sapeur revenu de la guerre, assis dans un enclos près d'un chien qui lappe sa soupe (E, 76) ? Et que dire

(7) Cité par A. Dhôtel, Jean Follain, p. 84 (coll. Poètes d'aujourd'hui).

du bricoleur occupé à ses petites affaires « au bord d'un vieux continent mordu par la mer dorée » (E, 17) ? Ou encore de cette image d'une vieille ménagère surveillant une casserole dans une humble cuisine où l'insecte meurt derrière le papier de tenture, cependant que « la terre tourne et reverdit » (E, 53) ?

Un peu d'œuf reste au visage de l'enfant  
le paysage rayonne  
de l'impossibilité du savoir  
dans l'éclatement du temps. (EI, 75)

Ces brusques reculs sont loin d'être clairs. Il s'agit moins d'un accord que d'un contraste, de la révélation d'une dimension qui rend toute chose mystérieuse. Appuyé contre la pile d'un pont, Follain entend « monter de la pierre mauve la rumeur des milliards d'atomes » (CL, 25) : pareilles à des « taches d'encre dans un ciel rouge » toutes choses flottent ainsi sur l'abîme, menacées de tous côtés par l'immensité des espaces et des temps. Faut-il vraiment penser comme cet enfant que tout est « courrier d'une impossible aurore » (H, 55), ou bien tout n'est-il que balises du néant ? De l'éphémère émane étrangement « un goût très fin d'éternel » (E, 74). Comment expliquer cela ? Toute cette incohérence ? Mais Follain n'affirme ni n'explique : *il dit l'exister* c'est-à-dire l'étrangeté du familier : promesse, leurre, menace ? Qui sait ? Ce qui est sûr c'est que les choses regardent autre chose qu'elles-mêmes et que, certainement, « nous ne sommes pas au monde ». Follain, comme tous les poètes, se situe au moment précis où commencent les métaphysiques.

\*  
\*\*

Tout instant est poétique. Or l'instant n'est pas fait d'un détail unique : c'est une concrétion aléatoire, une rencontre de séries. Le multiple s'y condense dans l'instantané. Double joie : celle d'une fixité que la parole « éternise » et celle d'un foisonnement baroque à l'image du sensible. Percevoir les discontinuités dans la concomitance est le propre du regard innocent, non prévenu, non « programmé ». Et de quoi nous parle ce chaos saisi en flagrant délit ? Il est drôle, parfois plein d'humour tant il brave l'accoutumance ; mais il est bien inquiétant à force d'être fortuit. Les choses sont là, sans raison, grains de sable entassés dans une globalité fugitive. C'est, selon les cas, l'exquise minute d'une harmonie : un musée de province, un orage d'été en fouette les vitres, dans la pénombre le portrait d'une femme nue sourit dans son cadre noir (TI, 51). Ou bien c'est l'empilement, la touffe sauvage :

Dans un monde touffu se mêlent  
les frissons de la maladie  
les armes de la médisance  
le visage du laboureur  
l'éclat de l'amour inconnu  
et les yeux bleus du travailleur. (E, 46)

Mais nous sommes, avec Follain, très loin du bon vieil unanimité de Vildrac, qui était avant tout une *idée* réconfortante. Ici il n'y a pas d'idée ; il y a des constatations : devant l'inconsistance chacun peut réagir à sa guise ; on peut y voir un gage de liberté, une possi-

bilité permanente de merveille ou bien se laisser accabler par la lourde avalanche d'une réalité en miettes. L'impitoyable regard flâne sans choisir, sans se préoccuper de rendre intelligible, mêlant les discordances : un duel a lieu dans les champs, non loin une fille se baigne dans un ruisseau, le soleil du soir éclaire les chevaux ; c'est tout. Ailleurs un chemineau mange sa soupe au pied d'une fenêtre d'école à travers laquelle on aperçoit une carte d'Asie. Un médecin ausculte une femme tandis qu'un colporteur rentre paisiblement dans sa vieille maison. Ici une discussion a lieu sur l'immortalité de l'âme pendant qu'une femme joue avec une bête et que les provisions attendent dans l'office. Dans une banque un rai de soleil pénètre la chambre forte où un caissier « irréprochable », la tête dans les mains, s'arrête un instant dans la lumière pour penser à sa mie. Un enfant dans la nuit d'hiver copie des fractions et s'endort en lisant l'histoire du chevalier d'Assas, etc. Souvent le poète part de détails incongrus, sans rapport avec l'image porteuse et n'aboutit à celle-ci — infime par rapport aux autres — que par surprise à la fin du texte. On dirait qu'il écarte les branchages de l'instant pour saisir un nid dans son fourré. C'est au dernier vers qu'apparaissent la romance du dragon, la malle-poste des Indes, le regard du petit garçon que sa mère conduit chez les régents (PPC, 71, 38, 15) et ce n'est qu'après avoir vu les tristes ouvriers sortir de l'usine et passer la fille porteuse quotidienne de lait et de pain que nous entendons le « chant nuptial » par lequel la vitalité qui habite cette fille « trompe l'attente éternelle » (E, 27).

Follain dénombre d'abord et vérifie ses articles à la façon d'un épicier, jouissant amoureusement de l'ordre intelligible et de l'achèvement des collections ; ensuite, constatant que les séries, si solides soient-elles, sont hors du temps, abstraites, fabriquées par l'homme, le voilà qui choisit le désordre, parce que le chaos c'est la réalité brute engagée dans la durée ; parce que le chaos c'est l'instant. Celui qui a entrepris de conserver par la parole ne peut se contenter d'énumérer les éléments d'une catégorie ; il lui faut saisir l'inépuisable intrication qui constitue le grain ultime du temps. Ainsi l'homme des liturgies, des rites inimmuables, des strictes observances est-il aussi le rêveur de greniers et de caves, l'homme des rencontres insolites et des recombinaisons obliques, acharné à l'impossible tâche de dire tout le possible, de préserver du néant le jeu des choses — comme un enfant dérisoirement occupé à vider la mer sur une plage. Mais c'est cette impuissance même, cette défaite de la parole, qui font la grandeur tragique de l'entreprise :

... il faut des années  
pour épuiser la substance  
d'une seule heure de la vie. (EI, 88)

On nous apprend qu'à l'intérieur d'un atome les éléments de matière occupent une place infime par rapport au vide qui les environne. Il en est de même de l'instant. C'est le regard prévenu, habitué, qui densifie l'instant en le remplissant de ses projets. En réalité, quel mélange précaire d'événements noyés dans le vide ! Follain dénoue la trame et les points se défont ou-

vrant des déchirures ; le décor cède, comme pourri. En réunissant systématiquement des détails non pertinents il souligne leur isolement réciproque. Le réel est là, devant nous : un tas de sable ; chaque grain roule sans recours, poussé dans la vague du temps. Tout ce qui vient s'inscrire dans le poème prend une allure d'épave ou de déchet, dans un immense terrain vague où le tout et le rien se rejoignent. Parfois une intention d'humour noir accentue le disparate : une rose à la fenêtre fait penser à un jeune sein de blonde, cependant que des jeunes gens apprennent à faire la guerre ; un pacte entre grandes puissances est évoqué en même temps qu'un enfant pauvre jouant avec de la boue, etc. Mais le plus souvent aucune *intention* ne semble troubler (et donner sens) au désordre. A peine un cri plus émouvant, un détail plus saugrenu, une « voix d'enfant éperdu » (AT, 8), viennent-ils clore ou conclure l'énumération en lui fournissant une pointe. En général cet effet même est évité : l'inconsistance est présentée dans son incompréhensible sauvagerie.

Pourtant l'ambivalence que nous notons à propos du temps se retrouve encore ici : l'inconsistance des choses ne porte pas seulement un signe négatif. Au lieu de fermer la réalité sur elle-même, elle permet de l'ouvrir : les vides entr'aperçus attendent d'être remplis, du mystère circule, et donc peut-être de l'espoir. Il arrive même à Follain de saisir par moments le passage de la merveille — une merveille qui est peut-être tout au fond, au plus secret des choses, celle dont parlaient obscurément Rimbaud (« Nous entrerons aux splendides villes »), Claudel (« L'entrée d'Alexandre à Jérusalem est comparable à l'énormité de ma constatation ») ou Eluard (« Si l'on voulait il n'y aurait que des merveilles »). Bien sûr, chez Follain cela n'a rien de grandiose ou de cosmique : c'est simplement — mais n'est-ce pas déjà considérable ? — la déchirure que l'instant (fût-il le plus humble) produit dans la toile grise du temps en surgissant tout à coup dans la plénitude singulière. C'est à cette irruption ou cet événement que tend toute poésie. Une servante dans un estaminet à plafond bas laisse tomber une pile d'assiettes : le glissement des minutes s'interrompt ; un « ange passe » ; « Pourquoi alors avoir le sentiment que le monde est merveille ? » (TI, 17) Oui, pourquoi ? Cependant que, dans la jardinière voisine, « la distillation du rouge des géraniums s'opère avec une lancinante douceur... » Peut-être parce que le poète a atteint, ponctuellement, la plénitude qui sous-tend en profondeur le désastre du temps... Ecoutez ce texte :

L'unique peintre de ce bourg  
repeignait la boutique austère  
et fredonnait  
quand de la gare s'en revenaient  
les deux uniques voyageuses  
indifférentes à cet amour  
que mettait partout le printemps  
mais il est des chants qui poursuivent  
et que nous ramène une brise.  
O monde je ne puis te construire  
sans ce peintre  
et sans ces deux femmes. (E, 86)

Ici la poussière a fait prise, l'inconsistance est devenue précieuse. Comment ? Tout simplement par la magie de l'amour. La même scène peut être accablante, stupide ou adorable : il suffit d'aimer ! La merveille est enfant de l'amour — et la poésie n'est peut-être qu'une des mille manières d'aimer. Ce que Follain appelle *l'Equilibre terrestre* (E, 30) et qui est son « harmonie du soir », ce mélange de loisir, de sommeil et de mort, la dernière étincelle de la forge, les poussières qui retombent en pluie, ce cadavre de papillon qui se désagrège, ces robes qui refroidissent sur les chaises et ces rêves de bébés endormis, tout cela est-il équilibre ou décombre ? Dérisoire insignifiance ou pathétique présence d'une « grâce » ? L'option, bien sûr, reste ouverte. Follain n'impose rien, ne choisit pas : il dit ce qui est. Et l'existence n'est-elle pas en effet dans cette indécision, cette alternance, entre l'angoisse et l'étrange espérance, entre un constat tout négatif et la bouleversante découverte du poétique ?

★★

Nous n'avons pas encore parlé du *Passé*. Or, pour un poète qui vient tout sauver, l'oubli a quelque chose d'atroce. L'instinct qui anime alors Follain est analogue à celui qui pousse l'historien, le chroniqueur à rendre présent ce qui n'est plus. Car ce n'est pas seulement le désir de comprendre les structures et le fonctionnement de l'Histoire qui détermine l'authentique historien : c'est bien — comme l'a dit Michelet — d'exercer sur le temps une force de résurrection. Il y a, certes, l'énorme machine des causes et des effets, l'aire d'application des lois économiques et sociales, la réalité statistique, solide, rigoureuse, et intelligible. Mais il y a, au-dessous, l'autre réalité, celle des instants vraiment vécus et des combinaisons infinies de détails. L'une (à la rigueur) peut se comprendre et relèver en tout cas du savoir ; l'autre est concrète, inanalyzable, inclassable, insignifiante, peut-être absurde, peut-être adorable, elle relève de la poésie. L'une peut s'appeler histoire et l'autre mémoire. L'une est intellectuelle et l'autre affective. Dans l'une il y a des structures et dans l'autre il y a de la nostalgie, parfois du désespoir. Alors, bravement, Follain tente l'impossible : il recueille dans son seau non seulement l'océan des instants actuels, mais aussi l'océan des souvenirs d'enfance, et cet autre, plus vaste et plus fabuleux, que les hommes laissent derrière eux dans leur sillage. Et pourquoi en effet laisser dans l'oubli tous ces instants puisqu'ils ont existé ? Tout ce qui a existé n'est-il pas en quelque sorte sacré et digne de mémoire ? Comment les hommes peuvent-ils se résigner à l'oubli ? Comment admettre cela ? Qu'un instant ait été et ne soit plus ! Que l'on se souvienne du colloque de Poissy mais non de cette femme qui, ce jour-là, dans une maison voisine, allaitait son bébé ! Le poète pénètre avec sa lanterne dans la nuit des temps ; il voit dans un décor un peu différent les mêmes hommes, les mêmes femmes mangeant les mêmes pommes, entendant chanter les mêmes coqs, tomber les mêmes pluies, et se levant au petit jour pour vivre les mêmes joies et les mêmes misères.

Une femme donne un verre à son mari dans une maison ancienne, l'attelage piaffe dans la cour gelée — si proche de cette autre femme accompagnant son époux en redingote et chapeau melon jusqu'aux marches du palier. Et cette acheteuse d'élixir :

Elle achetait un élixir  
dans la ville  
d'un autre temps  
il nous faut penser à elle  
encore aujourd'hui pourtant  
quand les bras sont aussi blancs  
et les poignets aussi fins  
aussi douce la chair  
ô vertigineuse vie ! (T, 16)

Ainsi le chasseur d'instant tente de rassembler dans son carnier toute la durée, d'en dresser au moins un échantillonnage. Il invite son lecteur à pénétrer avec lui dans cette immense forêt vierge, à en ressentir un peu la fourmillante présence. Voilà sur une plage d'autrefois un homme et une femme qui rentrent dans le soir assis dans une carriole pleine de varech, voici un soldat laboureur mourant dans une chaumière revêtu de l'uniforme blanc de Fontenoy :

O soldat laboureur à l'uniforme blanc,  
ce blanc crissait en moi  
comme la craie du collège (PPC, 19).

Imagination ? Oui ! Mais aussi puissante qu'un souvenir, capable de rendre actuels ces détritiques enfouis dans la poubelle du temps. Quelle pitié en tout cela ! Quel respect pour les êtres ! Quel profond désir de ressusciter, de fixer, de sauver ! Follain détache du passé des blocs d'instant afin qu'ils entraînent derrière eux tout un pan de muraille, « toute la floraison des gestes, des habitudes, des minces accidents » qui font la substance du passé. Les jeunes filles de la Belle Époque

peignaient leurs immenses chevelures, arquant leurs bras, ces bras blancs que caressait si peu le soleil. Au bruit légèrement sifflant causé par le peigne répondait dans le jardin celui crissant des râtaux. C'était parfois un jour sans vent, un oiseau seul eût pu faire remuer les feuilles (PPC, 101).

Imparfaits nostalgiques que vient piquer quelque parfait ponctuel, parfums évanouis de choses lointaines qui prennent un « goût très fin d'éternel » sans rien perdre de leur précieuse précarité. Tout parle du passé, tout est tissé d'empreintes, tout est plein de présences et l'« immense murmure » du souvenir accompagne le chant terrestre :

Les routes ont vu aller et venir tant de gens avec les vêtements de leur siècle. Le vent dans les hautes branches chante un passé et les haies se souviennent. (TI, 73)

Mais le passé sans bornes laisse entrevoir symétriquement un avenir illimité ; les images du futur prolongent celles du livre d'heures ; une vaste stabilité se fait jour dans un tassement d'instant analogues. Tout continue et, par-delà cette aventure des hommes, s'entrevoit la stabilité écrasante de l'univers sidéral :

Quand la dernière ménagère sera morte  
tenant l'étoffe  
raccourcée par ses doigts minces  
les étoiles brilleront encore... (E, 69)

Le monde, toutes illusions perdues, pèse alors de tout son poids de monde et la pensée qui tentait de se réchauffer aux cendres du souvenir se voit brusquement jetée dans l'impensable...

O Nuit de l'être...

★★

L'insignifiant... Non, personne ne peut en parler impunément ! C'est peut-être le moyen d'approcher au plus près du mystère de l'existence en lui conservant toutes ses dimensions. Ce qui est grave c'est que le monde où nous habitons balaie avec soin l'imperceptible : la machine à voyager, à habiter, à conditionner les produits, à rationaliser la vie vise à exclure progressivement les poussières du hasard. Nous habitons le neuf, le net, le pertinent ; les déchets sont aussitôt réduits et disparaissent au regard : « la rouille des vieilles demeures et cette peinture sèche et fendillée des portes brunes et austères » (PPC, 28), la ride du temps qui donnait leur finesse aux choses, le décor humanisé, désiroire mais pathétique des vieilles demeures, tout cela est remplacé par la propreté sans souvenirs et sans résonance « des appartements sans rats, sans champignons, aux joints de parquet neufs » (PPC, 17). Du monde rural, du décor des petites villes d'autrefois « montait gravement la splendeur de la durée ». Nous voici projetés désormais dans un monde exact où règne le répétable, donc l'indifférent. Quiconque vit dans une telle prose peut-il rester humain ? Peut-on encore s'y livrer à la poésie, c'est-à-dire à « ce long travail... qui nuit et jour s'efforce à cerner le monde » (T, 50), ou bien, semblable à la machine qu'il a montée, l'homme ne va-t-il pas s'évanouir dans l'autre insignifiance, la massive insignifiance du fonctionnel, c'est-à-dire de ce qui n'existe pas ?

Poser la question c'est faire apparaître, par contraste, l'étrange profondeur des choses précaires, des instants futiles, des souvenirs gratuits, de tout ce qui ne sert à rien et se contente d'affleurer. C'est cette profondeur qu'en Extrême-Orient les poètes chinois et japonais avaient pour mission de dévoiler. Leur fonction, essentielle, sacrée presque religieuse, était de maintenir le lien entre les hommes et la nature, de rendre les uns amoureux attentifs à l'infiniment petit et de révéler partout dans le monde la présence de l'Universel. On peut se demander si Follain, par sa discrétion aiguë, ses silences, son amour des humbles êtres n'est point, parmi nos poètes, le plus proche d'un Bascho ou d'un Kikakou — pour ne citer que des japonais : certains de ses brefs poèmes ont le mouvement et l'ouverture d'un Haï-Kou. Ils atteignent le lecteur à un niveau que le style — en soi si simple et si familier — ne laissait nullement présager. Sans la moindre rhétorique, par simples constats d'inventaire, ce paisible avocat parisien nous conduit sans façon au cœur de ce qui est.

Jean ONIMUS ■